Document généré le 24 avr. 2024 16:50

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

La lettre d'amour
Extraits

Sylvie Massicotte et Pierre Hébert

Numéro 41, automne 1989

Le rituel

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16163ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Massicotte, S. & Hébert, P. (1989). La lettre d'amour : extraits. *Moebius*, (41), 81–92.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

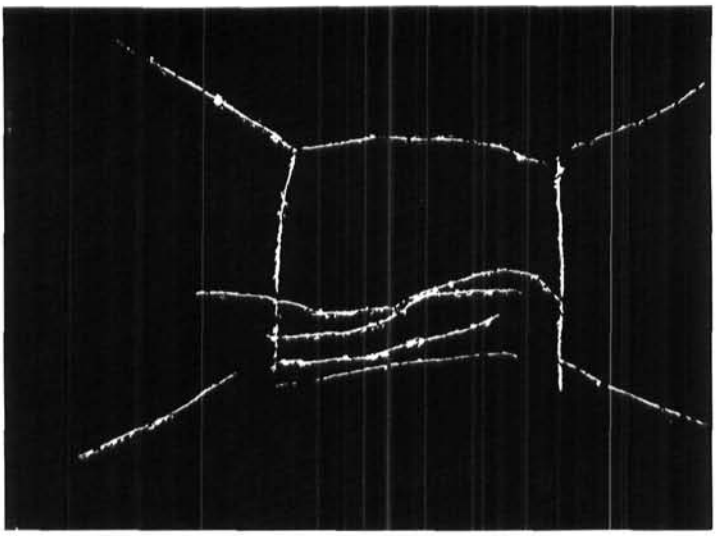
LA LETTRE D'AMOUR
(*extraits*)

Textes: Sylvie Massicotte
Images: Pierre Hébert

Nous étions quatre à venir à ces rendez-vous secrets (quand le public fut admis, il s'est parfois senti intrus, coupable d'une indiscrétion). Nous venions de quatre zones distinctes, avec chacune ses lois, ses traditions, ses interdits. Nous étions tous à la recherche de ce point précis où les quatre frontières se croiseraient — cinéma d'animation, danse, musique et écriture.

Cela se déroule toujours de la même façon, au départ. Pourtant, ce n'est jamais pareil... Nous nous plaçons virtuellement en cercle autour de ce point de convergence qui n'existe pas encore. C'est une période de latence où chacun met ses outils en état (installation technique du musicien et du cinéaste, réchauffement du corps de la danseuse tandis que je fixe la fameuse page blanche), *puis vient le moment où, tous ensemble, nous cessons de respirer. Nous tendons l'oreille et le corps, dans l'attente que nous soit révélé ce sujet sur lequel nous improviserons. Il est tiré parmi d'autres, que nous avons établis avec une certaine nonchalance, sans discuter, nous assurant seulement qu'ils ne laisseraient aucun des quatre en état d'infériorité dans le corps à corps à venir.*

On a fait attention de ne rien laisser paraître et, rapidement, sans transition, la cérémonie commence. Chacun pose un premier geste, une première parole, une première image, un premier son. Nous avons une heure pour faire naître une conversation *dans le cercle rituel où les frontières disparaissent un bref instant.*



L'intérieur d'une maison

Ils étaient venus admirer l'excavation, au bord de la rivière.

Le premier coup de crayon du plan de leur maison venait de se concrétiser. Ils s'en réjouissaient tout en s'inquiétant de ce qui allait suivre. Mais les étapes allaient se succéder jusqu'à ce qu'ils se rendent enfin visiter les lieux, à travers des odeurs de sciure de bois et de peinture. De grandes fenêtres donnaient sur la rivière rugissante.

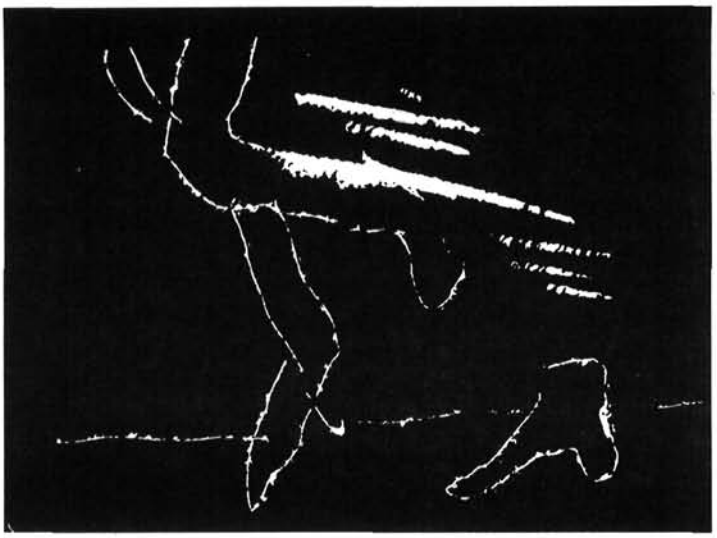
Ce n'était plus son jeu de LEGO. C'était vrai. Une femme à aimer, à regarder bouger dans les différentes pièces de la maison. Une maison si semblable à celle qu'elle avait elle-même dessinée pour ses poupées de papier. Ils se regardaient aller et venir dans cette grande boîte toute neuve qui se cherchait alors une âme. Les voix rebondissaient contre les murs; il y avait de l'écho dans la nouvelle maison, comme dans certains rêves où l'on se perd.

Les enfants sont arrivés, un à un, ont pris une place, une pièce, qu'il fallait orner de rose ou de bleu. La poudre pour bébé et le lait chaud ont apporté de nouveaux parfums. Finir le sous-sol. Creuser un autre trou, cette fois entre la maison et le cours d'eau. La piscine bleue saurait rivaliser avec la rivière sauvage...

De plus en plus de photographies sont venues couvrir les murs de la maison. Maison musée pour les vieux jours. Les souvenirs se sont accumulés tandis que les enfants trop grands devaient apprendre à partir. Leurs chambres sont restées intactes. Par elles, ils sont encore des petits dont les jouets deviennent des bibelots. Les parents vont tour à tour, sans se le dire, errer dans la chambre des enfants ingrats pour se rappeler le temps où ils ne l'étaient pas. La maison reçoit la poussière; «Elle est difficile d'entretien!...». Par terre, les journaux s'empilent. Le téléviseur, noyau de ce lieu chargé d'un passé trop bref, parle aussi de la Bourse. Remettre en question la maison, la piscine... et même le couple aux cheveux gris.

Dessiner, malgré eux, des plans pour creuser deux trous, côte à côte, dans un cimetière près duquel serpente une rivière folle.

Ils étaient venus admirer l'excavation, au bord de la rivière...



La douleur (une plaie)

Le doigt enfoncé dans la plaie. Le doigt sur le bobo. C'est ce qui fait le plus mal. Mettre le doigt sur le bobo. Le nommer. Longtemps, le nom à lui seul l'a bouleversé. Puis il a vu ses amis, de plus en plus proches, nommer, de plus en plus souvent aussi, cette plaie cruelle. Une plaie

profonde, un gouffre, emportant très loin ceux qu'il aimait. La plaie est ouverte. Affamée. Elle attend, sur son corps à lui.

Il se souvient de ses genoux de gamin. De la peau qu'il a laissée sur les trottoirs et de celle qui restait inutilement suspendue au bobo. Il se souvient de son cri d'enfant.

Des draps blancs. Le coton qui sent la lessive. La peau moite qu'il reconnaît mal. Cette odeur de médicaments. Ce blanc partout. Des taches jaunasses qui tournent, tournent, sur les murs trop lisses qui se rejoignent, se confondent et disparaissent. S'accrocher au lit. Le lit qui roule. Et rouler, pourquoi ne pas rouler? Filer loin de ces odeurs gluantes, loin du bobo, des plaintes et des ronflements. Loin du vieillard qui appelle sa mère. Loin des pas étrangers qui résonnent longtemps dans le corridor infini. Quitter les odeurs. Quitter pour l'éternité.

Des pas qu'il reconnaît, mais des pas hésitant plus qu'à l'habitude. Porte entrouverte. Sourires crispés derrière des fleurs. Ils viennent voir la plaie. Font semblant de ne pas la voir. Ils parlent de rien, tous ensemble et trop fort. Mais tous les sujets mènent à la plaie. Ils en sont désolés. Ils la contournent. Changent de pistes. Trouvent encore d'autres riens. Où les puisent-ils donc? Il pleut des riens. Et le cri de silence s'y noie.

On a chassé les visiteurs. Et leurs voix résonnent encore. L'odeur des médicaments se mêle à présent à celle des fleurs. Se tourner vers la fenêtre. Chercher l'air et le coucher du soleil. Mais on ferme la toile. La plaie dans l'obscurité. Attente de la lumière. Reviendra-t-elle seulement? On vide la chambre voisine. Le vieillard n'appellera plus sa mère.

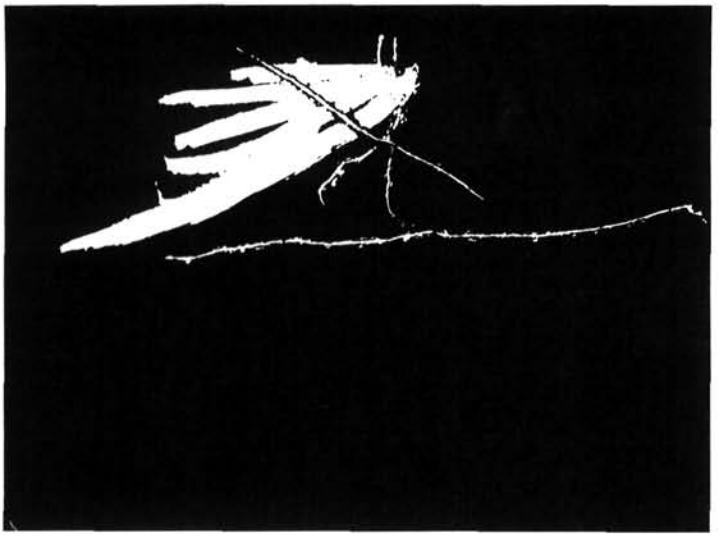
Il touche la plaie. Elle s'ouvre autant dans le noir qu'une fleur à la lumière. Peut-être ses yeux mouillés ont-ils trop brillé... L'infirmière les a aperçus dans le noir. «La nuit, il faut dormir». Une injection. Un sommeil artificiel. Comme sa vie l'est devenue. Il rêve qu'on lui a offert des fleurs de plastique.

La toile s'ouvre. Ses yeux aussi. Le soleil, qu'il n'avait pas vu se coucher, se lève à la fenêtre. Il est encore là. La plaie aussi. À savoir qui des deux gagnera.

Ils arrivent autour du lit. Toujours vêtus de blanc. Toujours un peu rougeauds. Comme des bouchers. Ils

sont fiers de leur plaie. Mais ce n'est pas leur plaie. C'est sa plaie à lui. Il finit par y tenir. On le lui fait remarquer en émettant de gros rires qui n'en sont pas. Greffer de la peau ailleurs? Il a tressailli. Il a songé à la douleur parce qu'il la connaît bien. On ne l'avait pas consulté, lui. On ira discuter dans une autre salle, de lui et de la plaie. Sans lui et sans la plaie.

Il revoit les lambeaux de peau inutile autour de ses genoux d'enfant. La peau qui s'accrochait au bobo. «Si j'avais conservé cette peau...» Il se rend compte qu'il a des idées absurdes, n'a pas le temps d'en sourire qu'à nouveau l'idée lui apparaît sensée. Il ne sait d'ailleurs plus très bien ce qui est sensé et ce qui ne l'est pas. La vie, ou la mort. La plaie, ou la paix.



Le fil cassé

Encore coincé entre les dents. Blanc sur le noir. Noir sur le blanc. Enroulé.

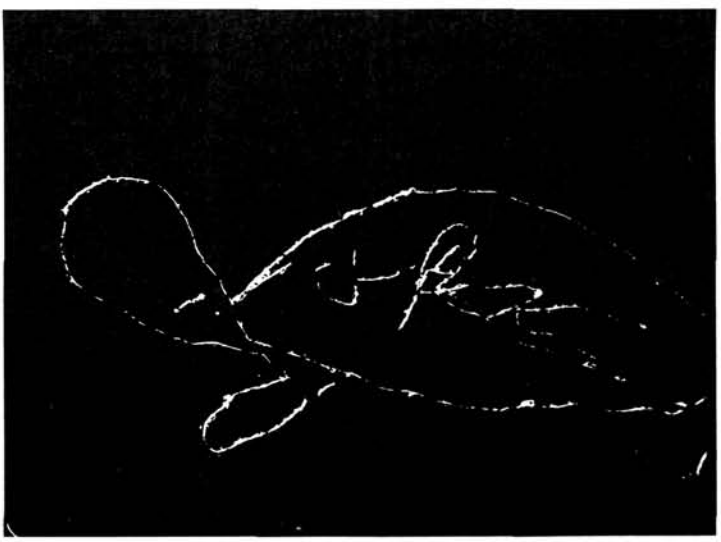
Elle a vu le fil blanc sur sa chemise à lui. Sa chemise noire. Elle l'a vu. Avant le cheveu gris. Avant le cheveu sur la soupe.

Il lui parle mais, rien à faire, elle fixe le fil blanc. Pendant que ses sourcils s'élèvent. Pendant qu'il élève la voix. «Mais enfin, regarde moi!» Elle a perdu le fil.

Le même discours. La voix rauque. Quand il la

surprend, quand sa voix la surprend. Quand il sollicite ses paroles. Rien à faire, le mot coincé entre les dents. Sa tête bascule. Vertige. Mais il la supplie. S'agenouille. Le fil blanc vu d'en haut, sur la chemise noire. Vu du haut de son clocher.

Petit fil blanc. Petit ver blanc. Elle le regarde, dégoûtée. Mais elle va céder. Recoudre les morceaux. Morceaux de quoi? Longtemps ils les ont recollés. Ça ne suffit pas. Toujours le fil entre les dents. Lui, toujours à genoux devant elle. Petit noir au fil blanc. Il réussit à se soulever, grâce à elle. «Si nous allions prendre l'air?» Aérer les tissus.



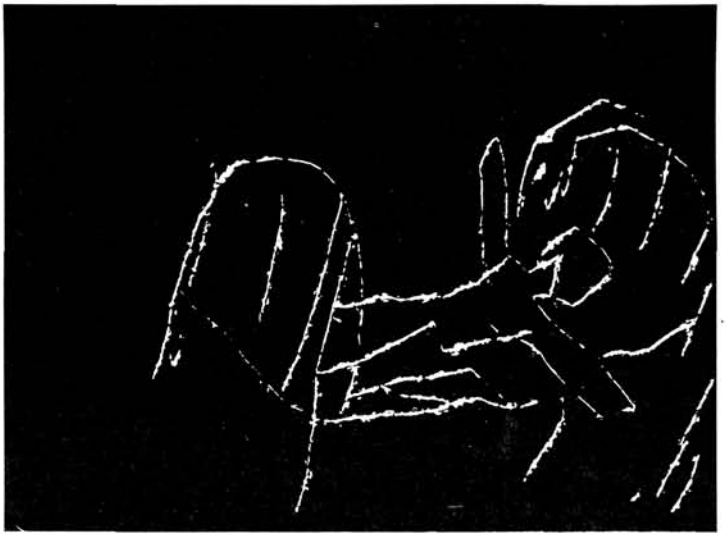
Gazouillis derrière la voix rauque. Elle porte les morceaux. Les mains pleines. Et le fil blanc danse au vent. Il se remet à battre. Elle le regarde enfin, dans le blanc des yeux. Surpris, il se replie.

Marcher encore sur un fil. Une relation acrobatique. Dehors comme dedans. Avec ou sans gazouillis. Le cœur veut sortir de sa cage. Mais c'est lui qui retient encore. Il la tient attachée. Mais ça ne tient qu'à un fil.

Elle en a assez. Mais lui, lui, le grand couturier replié. Lui, comme un tissu froissé. Noir sur le blanc. Blanc sur le noir. Lui, qu'elle avait trouvé dans une armoire...

Ouvrir la porte. Le cœur veut sortir de sa cage. Il pousse, il pousse, dehors comme dedans.

Lui, il s'est endormi sur le banc du jardin. Elle est seule avec le fil. Les oiseaux pourraient s'y poser s'ils sortaient de leur cage. La porte ouverte... L'armoire. Il a retrouvé sa tablette de bois. Son étagère. Étalé sur le banc du jardin. Il ouvre un œil. Elle est partie. Le fil est cassé.



Réveil brutal

Faire glisser la porte dans le silence du wagon immobile. Trouver un compartiment vide. Ça sent le vide et le cuir des bagages. Section non-fumeurs. Lumière jaunasse. Il s'asseoit au bord de la fenêtre.

De petits chariots roulent, chargés de valises et entourés de mots inutiles. Une averse de mots d'adieu. C'est la vieille dame ou sa grosse valise qui montera la première. Il ne le verra jamais. Une femme se cramponne au manteau d'un homme étouffé d'étreintes. Et ils s'arrachent l'un à l'autre. Des enfants mouillent les joues d'une grand-mère. Un homme se presse d'aller lire son journal. Une femme sourit.

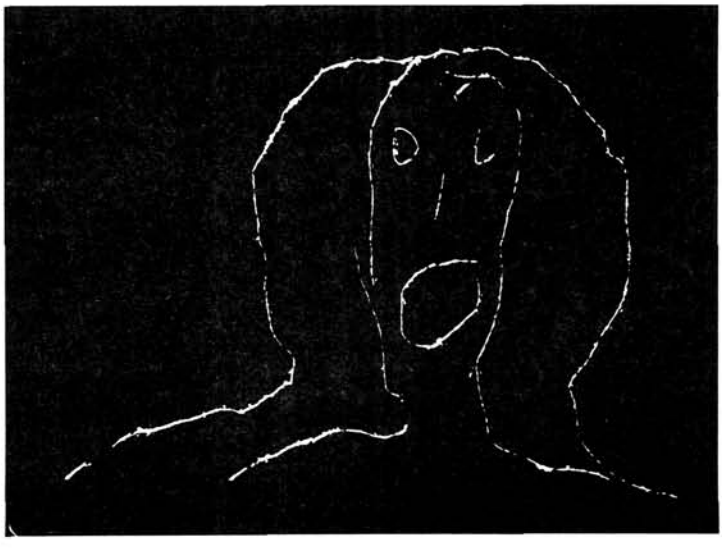
Des pas entourent le compartiment qui sent le vide et le cuir des bagages. Section non-fumeurs. Des sacs se bousculent et se coincent dans le passage étroit. La porte s'ouvre. Des yeux scrutent le compartiment. Il refuse l'idée d'une autre présence. Et cette présence ne s'impose pas. La porte se referme. Bon. Le moteur ronronne en

mijotant un voyage. Les chariots roulent plus vite sur le quai. Des baisers à la sauvette. Un coup de sifflet à tout rompre. Des portes qui claquent. Un soupir. Et un départ.

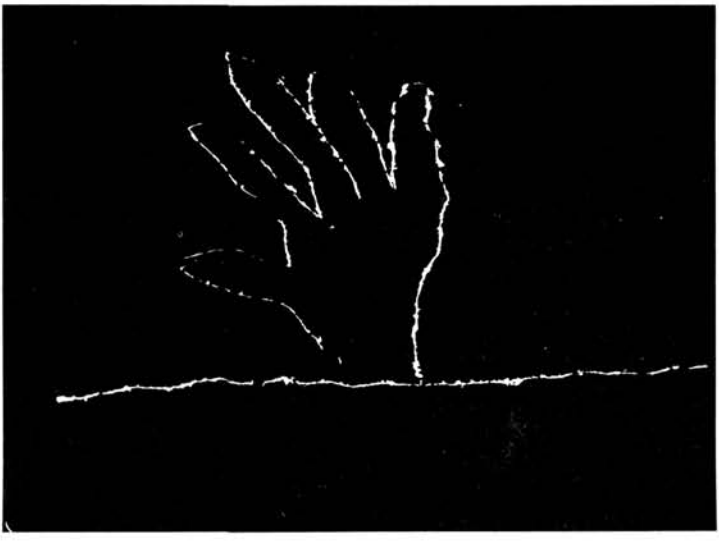
Des lumières minuscules battent de l'œil au loin. La ville s'évanouit derrière le train qui s'enfuit.

Il avait apporté un livre maintenant fermé sur ses genoux. La tête bascule. Les doigts lâchent prise sur la couverture du roman. Dormir. Être immobile et se déplacer. Changer de lieux au fil des rêves. Rêver à elle. Une ville ouvre des bras de lumière. Et cette main qui s'agite encore au loin. La quitter pour débarquer ailleurs. Dans une autre ville aux bras de lumière. Mais les bras se referment. «Et pourtant j'arrive!» La lumière gicle sur son visage. «Votre billet, monsieur.» Grommeler. Je dépose le livre sur le siège voisin. Je glisse la main dans la poche du pantalon. L'autre poche. Je touche le papier rigide, le tend aussitôt à l'autre, l'autre qui, aveugle, bouscule avec sa grosse voix et transperce le billet avec une arme brillante. Je le fais disparaître en fermant les yeux. Et l'autre ferme la porte.

Des voix défilent. Elles encerclent le compartiment. Il croit entendre des formules de condoléances. Somnolence. Le compartiment devient cercueil. Sa tête repose sur un oreiller de satin. Le porte-bagage déborde de fleurs. Le cercueil ronronne et mijote un voyage. Un grand voyage. Il roule comme les petits chariots sur les quais de gare. Ne s'arrête plus. Couvert de couronnes.



Le couvercle du cercueil claque. Brutalement. Sursauter. Apercevoir un visage à la fenêtre. Des yeux perdus sous des paupières épaisses. L'impression de reconnaître quelqu'un. Puis se reconnaître et se dire que le réveil est brutal.



Main dans l'espace

On dirait qu'elle est de cire. C'est une main que je connais bien. Une main que j'ai connue. Je l'ai vue avant tout le reste quand je suis entrée dans la pièce. Je me suis rappelée l'avoir tenue. Longtemps.

Corps enveloppés. Nous marchions dans la neige. Il était minuit. Minuit qui piquait les yeux des enfants. Noël. Elle cherchait des gants dans la nuit, entre la maison et l'église. Pointait d'abord la maison, avant de m'abandonner pour les gants oubliés. Une éternité pour moi plantée au milieu de la neige et du ciel noir. J'attendais. C'est pendant ce temps que ses mains posaient des cadeaux au pied de l'arbre. Le Père Noël était passé.

À l'église, je regardais les deux mains jointes. Je les trouvais tout à coup bien impuissantes en repensant à la force qu'elles avaient simulée toute la journée. Elles avaient interdit. Puni. Expliqué. Et enfin caressé puisqu'elles savaient tout faire.

Longtemps, mes mains se sont réfugiées dans les siennes, jusqu'à ce que ce soit ses mains à elle qui viennent

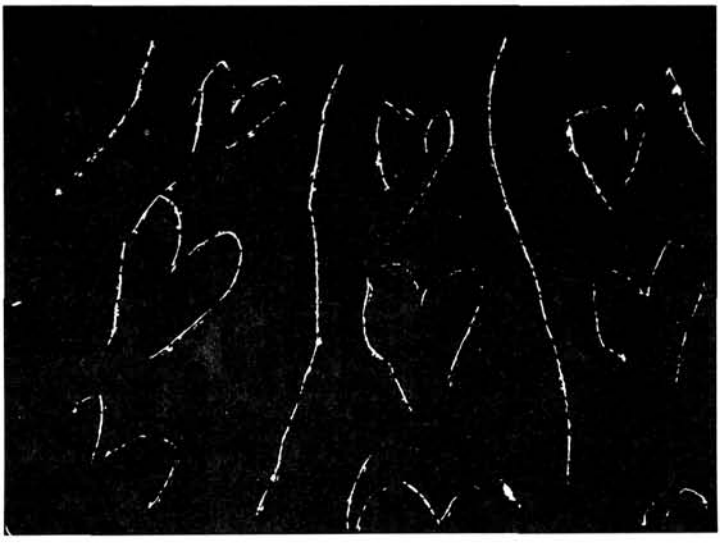
s'agripper à mon bras.

Papier de soie qui recouvre ses veines bleues. Et les veines ressemblent à des branches. Les mains sont les racines du geste. Elles effleurent le sol, filtrent le sable, pincent la tristesse sur le front. Ce sont souvent les premières à trembler. Les premières à parler.

Je les ai vues se poser sur les épaules voûtées. Demander. Donner. Et tout prendre.

Tout à l'heure encore, elle a repoussé ses médicaments du revers de la main. Elle ne cherchait plus ses gants. Nos mains se sont rejointes et un seul cœur se débattait entre sa paume et la mienne.

On dirait qu'elle est de cire. La main tendue au bout du lit blanc. La main blanche dans l'espace. Elle parle encore quand tout le reste du corps se tait.



Le motif

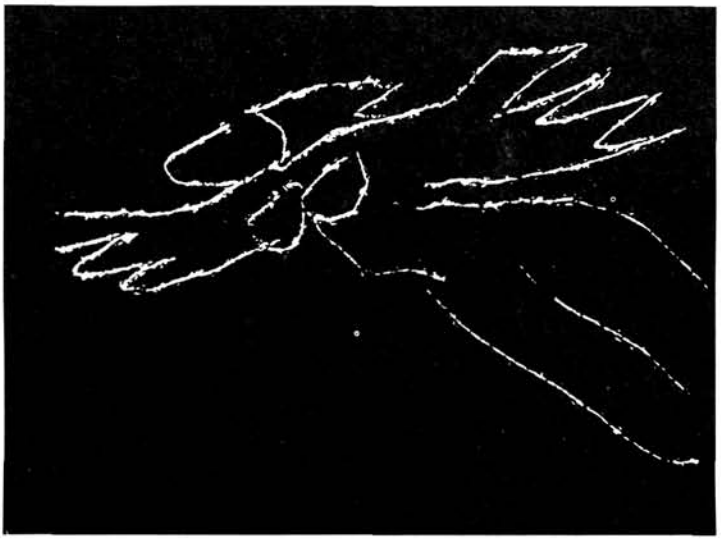
Toucher la soie, le velours, le coton. Toucher quand les yeux et les pores de la peau voient. Marcher dans des allées de tissu. L'aller-retour en couleurs.

Toucher le rose, le violet, le jaune. Toucher les pétales avant le coup des ciseaux. Entre le bois et le tissu, ils courent les grands ciseaux. Ils claquent quand les fibres se séparent. Le fil est rompu. J'ai vu ses yeux entre deux piles de tissu vert feuillage. Il a fait partie du jardin. Quelques

secondes. Mes mains moites sur le coton vert. La tige se courbe. Une pile de tissu s'écroule. Son visage a disparu.

Toucher les carreaux, les petits pois, les fleurs. Toucher les motifs. La robe de ma tante quand nous jouions à la marelle. Le coussin du chat. Les serpents imprimés sur le satin, au fond d'une corbeille qui sentait bon. Coup de ciseaux. Le voilà au bout de la rangée. Le cœur fait un bond. Sûrement pas les petits cœurs roses sur fond rouge! Rouge. J'ai rougi, c'est sûr. Il m'a vue?

M'enrouler dans un tissu opaque. Disparaître. Le parfum du marché aux tissus chatouille le nez. Éternuer. Me faire remarquer. L'autruche jaune sur fond violet.

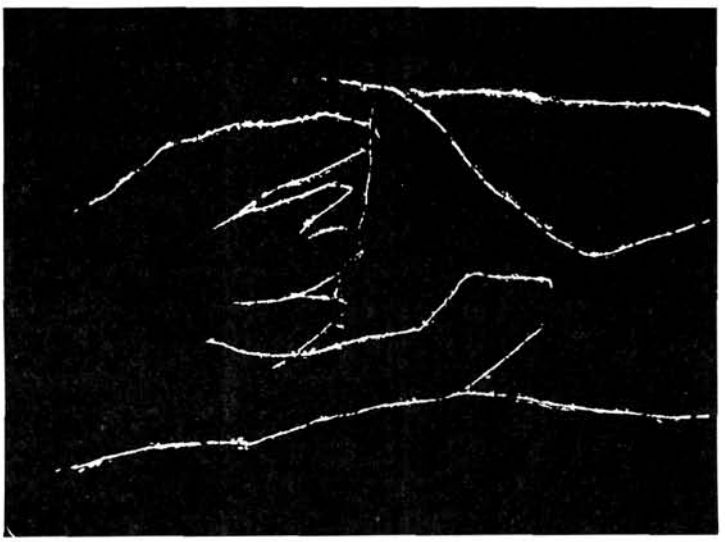


Passer l'éponge... de velours. Arriver aux tissus légers. Des pélicans colorés. Filer vers le Sud avec lui! À des kilomètres. «Combien de mètres pour une robe soleil?...» Calculer vite. On annonce la fermeture. Les pélicans moqueurs. Un peu gros. Quelque chose de plus discret. Vite. Détester les gros ananas mêlés aux grappes de raisins gigantesques.

La longue table de bois déserte. Y allonger un bout de printemps et le faire sourire. Apercevoir ses petits rayons de soleil se creuser et s'allonger sur la peau, autour des yeux. Choisir. N'importe quoi. Il s'agit seulement de le voir. Lui. C'était ça le motif. Être venue pour lui. S'approcher. Après tout. Lui tendre le tissu délicat qui

s'était caché sous les autres. Trembler un peu. Comme la voix qui énonce le nombre de mètres à couper.

Et c'est comme ça, à quelques mètres d'elle, qu'il lui parle enfin d'une voix éteinte, complice des yeux fatigués pour avoir vu défiler trop de soie, de velours, de coton, de rose, de violet, de jaune, de carreaux, de petits pois et de fleurs. Après avoir donné un nombre incalculable de coups de ciseaux, dans sa journée qui s'achève, le voilà qui, avec sa voix seule, donne un véritable coup de cœur en s'adressant à elle. «C'est un beau motif» dit-il.



La lettre d'amour est aussi un court métrage d'animation de Pierre Hébert, d'une durée de 16 min. 20 sec., produit par l'Office national du film du Canada en 1988. Ce film comprend: les images gravées en direct par Pierre Hébert autour de thèmes, des extraits de la danse improvisée par Louise Bédard et une musique originale de Robert M.-Lepage. *La lettre d'amour*, le tout premier texte, y est lu intégralement par Kim Yaroshevskaya.